

Le Fort des Rousses

A l'occasion du prochain départ des Rousses du C.E.C. 23° R.I., consécutif à la décision du Ministre de la Défense, il a paru intéressant aux rédacteurs du Bulletin Municipal, de retracer l'historique du fort « Henry Martin » et de rappeler son importance dans la vie de notre village.

C'est le 18 Floréal An VIII (8 Mai 1800) que le Général Bonaparte, alors Premier Consul, en route pour prendre le commandement de l'armée d'Italie, traversa LES ROUSSES et remarqua l'importance de la position militaire du village. Il décida peu après de construire par le Col de la Faucille et le Simplon, une route qui relierait la France à l'Italie. Le village devenait alors le point de convergence de trois routes importantes.

En Janvier 1814, les troupes autrichiennes commandées par le Général BUBNA LITTITZ envahirent la région. Les autorités militaires décidèrent de fortifier Les Rousses.

En Mars 1815, pendant les Cent-Jours, nouvelle menace d'invasion ; ordre fut donné au Colonel CHRISTIN de fortifier la place. Dès le début du mois de Juin, 600 ouvriers furent embauchés sur place pour édifier cinq « Redoutes » dont une seule fut achevée et armée à l'emplacement Sud-Est de l'Eglise, qui porte toujours son nom.

A cette époque, le Général LECOURBE (*Jurassien, né à Ruffey*) rallié à l'Empereur, commandait le Corps d'Observation du Jura. Il avait sous ses ordres la brigade du Général GAUSSARD dont le quartier général était à Morez. Les troupes cantonnées aux Rousses se composaient de 200 hommes du 60^e de ligne (*infanterie*) commandées par le Lieutenant DREUTHER, de 20 Sapeurs du Génie et de 200 ou 300 Gardes Nationaux venus des Bataillons de l'Ain.

Fin Juin 1818, les troupes autrichiennes commandées par le Général FRIMONT reçurent l'ordre de forcer les défilés du Jura. Sept bataillons, partis des bords du Léman sous les ordres du Général FOELSEIS durent attaquer Les Rousses. Le combat s'engagea le 2 Juillet, jour de la fête patronale, vers cinq heures du matin. La petite troupe française résista pendant 12 heures puis se retira, pressée par les Autrichiens qui avaient opéré un mouvement tournant par les Bas des Fys et Les Rochats.

En 1816, sous la seconde Restauration, la construction du Fort des Rousses fut décidée. Le Général HAXO, chargé d'étudier un système de défense des frontières, avait conclu que les débouchés des cols de Saint-Cergue et de La Faucille devaient être défendus par des ouvrages permanents.

Mais ce ne fut que le 18 Janvier 1841 que le Ministre des Finances demanda aux Chambres un crédit de 5 000 000 de francs pour construire aux Rousses un camp retranché capable de servir d'entrepôt et de recevoir une garnison de 2 500 à 3 000 hommes. Après avoir hésité long-

temps, l'autorité militaire se décida pour une grande crête rocheuse dénommée alors « Le Cernois ».

Du mois d'avril au mois de septembre 1841, sept ou huit ingénieurs travaillèrent aux plans, sous la direction du Capitaine BICHAT. Les travaux furent continués l'année suivante par le Commandant BOUTAT. L'Etat avait acquis de divers particuliers, 93 ha de terrains qui furent payés 900,00 F l'ha. Pendant plusieurs années, le Colonel du Génie BOUTAUD dirigea les travaux de construction, commencés en 1843. Il y eut cette année-là cinq mille ouvriers. On dépensa 100 000,00 F. La pluie contraria les travaux. Les entrepreneurs GUILLON et C^o perdirent 12 000,00 F dans la campagne des travaux. Les ouvriers étaient des Piémontais, « d'assez triste figure » disait le Curé BRENET. En 1844, il y eut 1 560 ouvriers et les entrepreneurs résilièrent leur contrat.

En 1845, les entrepreneurs Paul ARNAUD et FAURE reprirent le chantier et le gardèrent plusieurs années. 1 500 ouvriers étaient employés et de petits détachements de troupes maintenaient l'ordre. On établit ainsi cette année-là un petit hôpital de 14 lits et une caserne provisoire.

En 1846, il y eut 1 600 à 1 800 ouvriers, dirigés par le Commandant du génie CHALLAY. L'ordre était assuré par une Compagnie du 17^e Régiment de Grenadiers. En 1847, 2 000 ouvriers.

En 1848, beaucoup d'habitants du village, en chômage à la suite de la Révolution, demandèrent à travailler au chantier du fort. Craignant leur inexpérience, les entrepreneurs hésitèrent à les employer ; s'ensuivit une petite émeute et il fut finalement convenu que les Français seraient engagés en priorité.

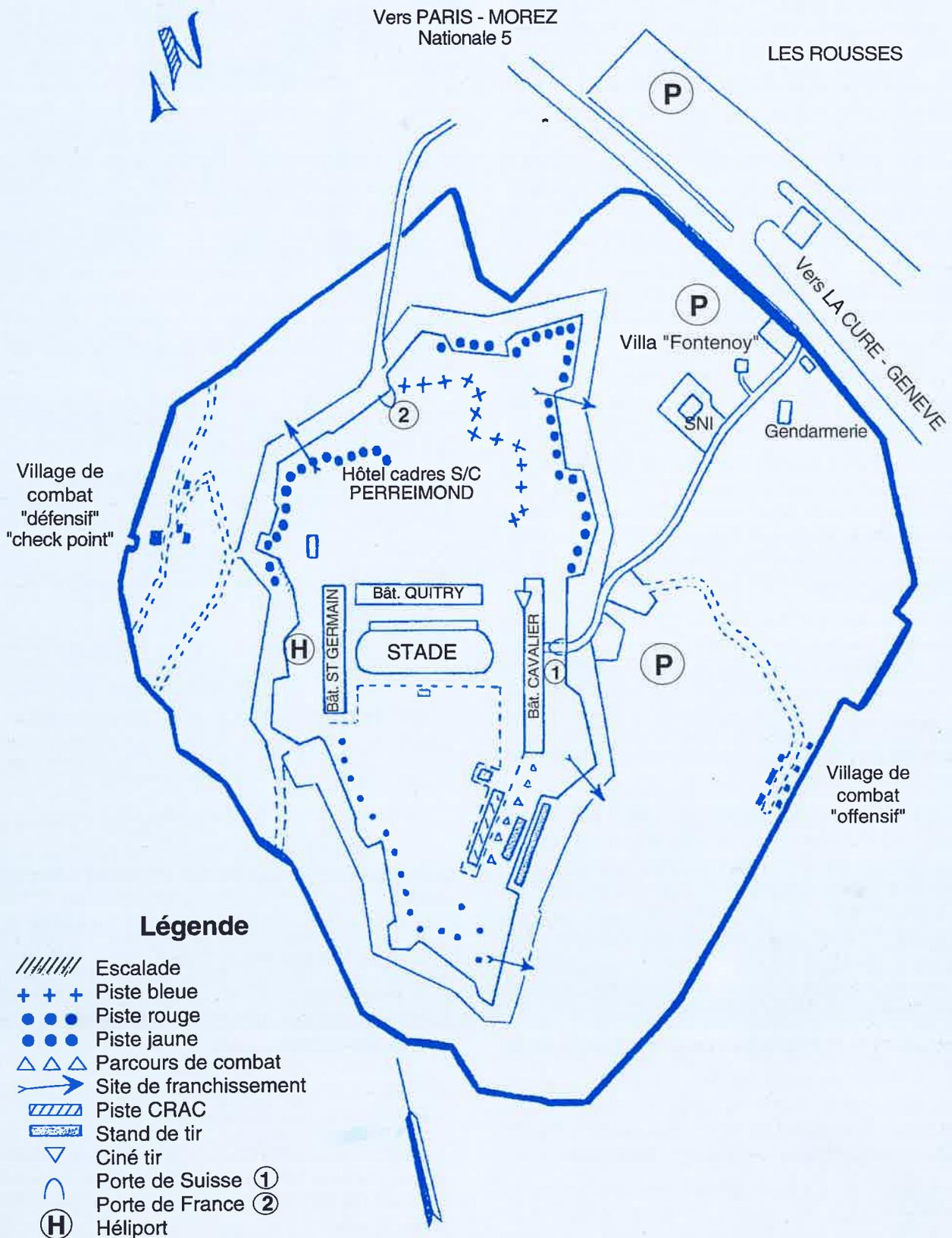
La situation fut la même en 1849, cette année-là on dépensa 400 000,00 F.

Dans les années suivantes, les travaux ralentirent : on ne dépensa plus que 60 000,00 F en 1850 et 80 000,00 F en 1851. En 1852 et 1853, peu de travaux. Par contre, en 1854, on commença le revêtement des fossés et 187 000,00 F seront dépensés, puis 225 000,00 F en 1855.

En 1868, on travailla à l'armement du fort : on prépara les embrasures pour 81 pièces d'artillerie, et des meurtrières. On reçut 40 000 kg de poudre et les canons arrivèrent l'année suivante.

Le Fort des Rousses est un camp retranché, base de manœuvres pour une brigade de montagne et d'approvisionnement

Fort Général Henry Martin - Les Rousses



en vivres et munitions. Il est également base d'évacuation pour les blessés, et de repos pour les troupes entre les opérations.

Il est le plus vaste des forts français après le Mont-Valérien près de Paris, et il occupe une emprise de 681 318 m², dont 12 824 m² bâtis.

Le fort fut considéré comme prêt à entrer en service et effectivement occupé comme base d'une brigade vers 1862-1863.

Les relations de la garnison des Rousses avec la population ont toujours été cordiales. Les Rousselandes ont beaucoup de vertus et de charme : quelques-unes présentaient de petites dents ; officiers et sous-officiers portaient de brillants uniformes. Les cœurs en disponibilité se laissent facilement prendre d'assaut. Il en est résulté bon nombre de mariages, presque tous très heureux.

Pendant la guerre de 1870, le fort fut occupé à partir de novembre par 300 mobilisés du Jura qui en partiront le 8 Mars 1871. Il sera utilisé comme base arrière par l'Armée de l'Est commandée par le Général BOURBAKI.

Dans les années 1886-1887, d'importantes réparations furent entreprises par l'entrepreneur Xavier BERTHET des Rousses en Bas.

Jusqu'à la Grande Guerre, la garnison ne comprenait que 40 à 50 hommes, puis pendant l'été 1915, il fut occupé par le dépôt du 133^e de ligne, soit environ 2600 hommes sous le commandement du Lieutenant-Colonel DU PATY de CLAM. Durant les mois d'été de 1916, des recrues des 5^e et 15^e Bataillons de Chasseurs à pied firent leurs classes.

En 1917, plusieurs compagnies des 23^e de ligne et 15^e Bataillon de Chasseurs à pied tinrent à leur tour garnison. En 1918, le fort ne sera que peu utilisé et, à partir de 1919, il sera complètement délaissé.

De 1925 au début de la Seconde Guerre Mondiale, le fort aura une activité plus civile que militaire : il abritera en effet une colonie de vacances pour enfants.

En 1925-1926, un vicaire de Dijon, l'Abbé GALMICHE obtint l'autorisation d'y installer une colonie de vacances, ce qui provoqua la réaction indignée du Député du Jura, Aimé Berthod auprès du Ministre de la Guerre. La colonie de Dijon ne put revenir mais en 1930 on entreprit des travaux évalués à plusieurs millions en vue d'installer une colonie de la Croix-Rouge. Celle-ci s'installa début Juillet 1931 et reçut certaines années jusqu'à 1 500 enfants venus reprendre des forces et respirer l'air pur du Haut-Jura.

Fin Août 1939, la colonie dut évacuer précipitamment les

locaux qui furent immédiatement réoccupés par les militaires : deux compagnies du Génie sous les ordres du Commandant PIQUET, qui assuraient la garde des ouvrages d'art de la région.

En Juin 1940, après avoir recueilli quelques éléments en retraite, la petite garnison était décidée à résister jusqu'au bout. Quand un détachement de la Wehrmacht venant de Saint-Claude arriva à La Cure, le Commandant du fort, auquel le Maire des Rousses avait démontré les graves pertes que subiraient le village et sa population en cas de bataille, accepta le 20 Juin l'offre des autorités militaires suisses et se retira en territoire helvétique. Au cours du premier hiver de l'occupation, la Wehrmacht amena au fort un millier d'hommes qui furent remplacés plus tard par un petit nombre de douaniers ou de garde-frontière.

En Août 1944, deux colonnes allemandes, l'une venant de Gex, l'autre de Morez firent leur jonction aux ROUSSES et se retranchèrent dans le fort, non sans avoir incendié plusieurs fermes entre La Cure et les Rousses ainsi que le hameau des Rousses en Bas et fusillé quatorze Rousselandes. Attaqués par les maquisards, ils résistèrent 8 jours et pillèrent le village, puis se voyant cernés par les troupes de la 1^{re} Armée française et les maquisards, ils quittèrent le fort dans les premiers jours de septembre 1944.

Libéré, le fort retrouva une vie qu'il n'avait jamais connue ; la caserne Quitry abrite deux bataillons, l'un de tirailleurs marocains qui n'ont pas terminé leur contrat, l'autre de jeunes recrues.

La caserne Saint-Germain est utilisée pour la Préparation Militaire des élèves des Grandes Ecoles.

Par la suite, le fort est occupé successivement par :

- le 4^e Bataillon de Chasseurs à Pied
- le 28^e B.C.A. de retour de la zone d'occupation française en Autriche
- le 1^{er} Régiment de Tirailleurs Marocains
- le 5^e Régiment de Tirailleurs Marocains
- une unité du 60^e Régiment d'Infanterie à partir de laquelle est créé un Centre d'Entraînement Commando (1966).

Le 20 Novembre 1985, le Fort des Rousses prenait l'appellation de « Fort Henry Martin ».

Rappelons que le C.E.C. 23^e R.I. reçoit 4 000 stagiaires par an et que les 58 familles de l'encadrement font partie de la vie de notre commune.

Le Général Henry MARTIN

Né le 27 Octobre 1888 à Bordeaux, d'un père breton et d'une mère franc-comtoise, Henry Martin passe sa jeunesse en Bretagne, aux Antilles et dans le Jura où il s'oriente après ses études vers l'industrie familiale.

La Grande Guerre aura sur sa carrière une influence déterminante.

Mobilisé en Août 1914, nommé Lieutenant de réserve au 133^e R.I. (détachement du Fort des Rousses), il passe Capitaine en Octobre 1914.

Il se battra dans les Vosges, sur la Somme, en Argonne et en Champagne. Chef de bataillon en 1917, il est titularisé dans l'armée d'active. Il participe ensuite aux combats du Chemin des Dames et sur l'Oise.

En Mars 1918, la division à laquelle il appartient est envoyée au cours de la bataille de Picardie au secours de la V^e Armée britannique enfoncée par l'offensive de Ludendorff.

Grièvement blessé en avril 1918, il termine la guerre décoré de la Légion d'Honneur à titre exceptionnel (9 citations, 6 blessures).

En 1919, à la fin de sa convalescence, il prend le commandement d'un bataillon du 106^e R.I.

De 1920 à 1922, il est élève à l'Ecole Supérieure de Guerre.

De 1922 à 1926, il est envoyé en mission en Autriche puis affecté au 2^e Bureau de l'Etat-Major de l'Armée de Terre.

De 1926 à 1931, il enseigne en qualité de professeur-adjoint à l'Ecole Supérieure de Guerre.

1931-1933, en service au Maroc, il participe aux opérations dans le Tafilalet, le Haut-Atlas, de Djebel Sagho à Tindouf.

1933-1935, il est nommé sous-chef du 2^e Bureau à l'Etat-Major de l'Armée de Terre.

1936-1937, commande le 80^e R.I. à Metz.

Il deviendra ensuite auditeur au Centre des Hautes Etudes Militaires puis sera nommé Chef d'Etat-Major de la 9^e région militaire à Tours.

Pendant la « drôle de guerre » de l'Automne 39 à Mai 1940, il participe avec le 9^e Corps d'Armée à la campagne de Lorraine.

1940 : nommé Colonel, il commande l'infanterie de la 63^e Division. Le 24 Mai, nommé Commandant de la 87^e Division d'Infanterie Nord-Africaine et promu Général à titre temporaire.

Combat sur l'Ailette, autour de Compiègne puis de Fontainebleau.

De Septembre 1940 à 1943, au Maroc où il commande la Division de Marrakech.

En 1943, il est chargé d'organiser la 4^e Division Marocaine de Montagne, qui s'illustrera à la bataille de Garigliano au cours de la campagne d'Italie (1944).

Le 30 Août, il est nommé Commandant du 1^{er} Corps d'Armée et reçoit le 11 Septembre la mission de libérer la Corse. En Décembre, il est nommé Commandant des Forces Terrestres Alliées dans la zone d'opérations de Corse.

De 1944 à 1946, sous l'autorité du général de Lattre, commandant de l'armée B, prépare l'opération de l'île d'Elbe.

Après un court séjour en Italie, le Général de Gaulle le nomme Commandant du 29^e Corps d'Armée.

Le Général Henry Martin quitte le service actif le 1^{er} décembre 1946.

- Grand Croix de la Légion d'Honneur
- Titulaire de 13 citations dont 7 à l'ordre de l'Armée
- Grand Officier du Ouissam Alaouite
- Commandeur de la Légion of Merit (USA)
- Compagnon de l'Ordre du Bain (Grande-Bretagne)
- Officier de l'Ordre de la Couronne (Belgique).

Il sera également Président d'Honneur de la Société « Le Jura Français ».

Le Général Henry Martin est un magnifique exemple de dévouement à la Patrie et de courage. Son exemple est propre à exalter les vertus de la race. Le Fort des Rousses, où il commença sa carrière, était donc tout désigné pour conserver et perpétuer son souvenir.

Le Fort du Risoux

Au moment où les militaires s'apprentent à nous quitter, il est temps de sortir enfin de l'oubli le Fort du Risoux. Bien sûr, son importance aussi bien historique, économique que géographique n'a rien de comparable avec son prestigieux aîné. Il a eu néanmoins un impact non négligeable sur la vie rousselane il y a une centaine d'années. Sa route d'accès, solidement empierrée, a profondément modifié le hameau des Rousses en Bas et surtout a permis une pénétration beaucoup plus facile de la forêt du Risoux : il suffit d'imaginer les voituriers monter par l'ancienne voie qui partait au-dessus de la fontaine de Grépillon.

Construit de 1880 à 1883, son emprise est de 226 660 m² pour 2 575 m² bâtis avec une surface de plancher de 2 995 m². Celui-là a été immédiatement baptisé : Fort Guyot du Risoux. Le nom est courant dans la région (mais avec un « d »).

Afin de limiter les distances pour le transport des matériaux, une rampe empierrée avait été créée. Dénommée « La Ficelle », elle part de la route au début du lac et monte tout droit jusqu'au pied des remparts d'où l'on peut voir encore l'espèce de quai qui permettait le déchargement. Les pierres étaient souvent extraites et taillées sur place. La main-d'œuvre, comme pour le Fort des Rousses, était composée d'Auvergnats et surtout de Piémontais qui se retrouvaient à l'emplacement actuel de la maison Colson aux Rousses en Bas, pour savourer la traditionnelle polenta. Certains ont d'ailleurs fait souche dans le pays (Salvino, Rusconi, etc.). On peut avoir une pensée émue pour le malheureux Fontanez, écrasé par un wagonnet, dont une stèle, érigée par ses camarades, rappelle la mémoire.

À l'extérieur des remparts, à droite de la route d'accès, deux petits bâtiments destinés aux officiers avaient été construits. Ils ont complètement disparu depuis une vingtaine d'années. On peut encore en voir les fondations.

L'accès, aujourd'hui interdit, à l'intérieur des fortifications, se faisait par un robuste pont-levis qui a disparu : les fossés ont en effet été partiellement comblés (il existait même un souterrain sur la droite). On passe sous un tunnel qui conduit à une petite cour intérieure puis à gauche un autre tunnel qui débouche sur une cour plus importante. On voit que l'on a affaire à un ouvrage uniquement d'appui, au casernement très limité. On est loin des imposants bâtiments de celui des Rousses, on a plutôt l'impression d'une succession de casemates car tout est enterré.

Avant sa réutilisation par l'armée, dans les années soixante, il a fait la joie des enfants du voisinage. Il a même été utilisé pendant plusieurs décennies par la ferme Tinguely qui y faisait pâturer vaches ou moutons. Il sert depuis quelques années à entraîner les jeunes recrues dans la manipulation des explosifs (ce qui, il faut le reconnaître, n'a pas facilité sa conservation). Beaucoup d'accès aux différents souterrains ou salles ont été murés, sans doute par mesure de sécurité. Un militaire s'était d'ailleurs noyé, il y a quelques années, dans la citerne qui depuis a été condamnée.

Si certains lecteurs avaient d'autres informations, nous serions très heureux d'en prendre connaissance et éventuellement d'en faire part dans un prochain bulletin. Il serait dommage que les rares souvenirs concernant le Fort du Risoux disparaissent à jamais.

R. LAMY

Notice biographique du Général GUYOT

Né à Villevieux (Jura) le 5 septembre 1768, d'un père laboureur, Claude Étienne Guyot s'engage dans les Armées de la République et débute comme simple Chasseur à cheval de Bretagne en novembre 1790.

Nommé sous-lieutenant en mai 1793, il sert dans les armées de Moselle, de Vendée et d'Italie.

En février 1799, il est promu Capitaine à l'Armée d'Allemagne, puis Capitaine dans la Garde Consulaire en octobre 1802.

Il sera Chef d'Escadron en 1804, et servira de 1805 à 1807 dans la Grande Armée ; il se distingue à Guttstadt (Pologne) à la tête d'une brigade de cavalerie légère.

Brillant officier de cavalerie, il combat à Austerlitz et Eylau.

Nommé Colonel de la Garde en 1807.

Suit l'Empereur en Espagne comme Chef des Chasseurs de la Garde.

Après la bataille de Wagram, il est nommé Général de Brigade en août 1809.

Il obtint plusieurs dotations de l'Empereur.

En 1810, il est Chambellan de l'Empereur en Espagne..

En avril 1811 il commande le fort de Figuières, livré à l'ennemi par un traître.

Nommé Général de Division le 16 décembre 1811, il exerce divers commandements en Russie, et se distingue lors de la Bataille des Nations à Leipzig.

Le 30 août 1813, il est fait prisonnier à Kulm (Saxe), de nos jours Chelmno (Pologne).

Après son retour en France, il sert en Champagne durant la Campagne de 1814 et participe à la bataille de Waterloo à la tête d'une Division de Cavalerie Lourde. Il est blessé de deux coups de feu.

Mis à la retraite en septembre 1816, il sera rappelé au service pour prendre en 1830 le Commandement de la 10^e Division Militaire à Toulouse.

Le Lieutenant-Général Guyot fut mis définitivement à la retraite en octobre 1833. Il avait été nommé : Baron en mai 1808, Comte en novembre 1814.

Ce titre fut confirmé par Lettres Royales du 24 février 1815. Il se trouvait près du roi Louis-Philippe lors de l'attentat de Fieschi le 28 juillet 1835.

Chevalier de Saint-Louis, il sera promu Commandeur de la Légion d'Honneur en juin 1811.

En 1800 il épouse Françoise Gay dont il aura 6 enfants dont 4 fils tués en Crimée.

Un autre fils, le Comte Eugène Guyot (1803-1868) fut Préfet de plusieurs départements, puis de 1856 à 1864 Inspecteur général des lignes télégraphiques.

Claude Étienne Guyot est mort à Paris le 28 novembre 1837.